

ÉTUDE

*Révélation intimes : essai sur la diffusion des archives de personnalités publiques et les implications de leur lecture*¹

Annie Lecompte-Chauvin

INTRODUCTION

L'intérêt du public pour ce qui concerne les détails de la vie privée de leurs vedettes préférées ne date pas d'hier. Tout le vingtième siècle a été teinté de cette recherche du potin, de l'anecdote et de l'incursion dans le quotidien des enfants chéris du public, tout comme de ceux que l'on a aimé détester. Depuis quelques années, notamment avec l'arrivée des nouveaux médias, cette soif du public de connaître, voire de partager, l'intimité des vedettes s'est nettement accrue ; rien n'est plus à la mode que de suivre son idole sur *Twitter* ou *Facebook*.

Dans cette quête de l'inédit et de la primeur, les archives personnelles incarnent à merveille ce véhicule du détail de la vie ordinaire de ces personnes qui sont présentées comme étant extraordinaires. Les éditeurs ont compris que, en plus d'offrir un contenu permettant d'élucider l'œuvre artistique d'un Kafka ou d'un Van Gogh, les archives personnelles des célébrités constituent davantage un moyen d'accéder à cette part d'inaccessible qui suscite tant d'intérêt de la part du grand public. Il n'est donc pas surprenant de constater une hausse de ce type de publication. Néanmoins, il n'est pas nouveau de voir publier dans de belles éditions les archives de gens de lettres ou appartenant à une certaine élite intellectuelle comme si, par leur reconnaissance critique, leurs archives acquéraient un statut d'importance artistique.

Cependant, ce qui semble aujourd'hui plus curieux comme phénomène, c'est la publication des écrits personnels de ces personnes sans statut intellectuel mais qui sont, par contre, les symboles d'une génération ou même d'une époque. Afin d'illustrer dans quelles mesures ces archives possèdent un pouvoir de révélation authentique et répondent à un besoin de voyeurisme du grand public hypnotisé par le vedettariat,

je vous présenterai les documents de deux légendes consacrées par leur disparition prématurée et dont les archives intimes ont fait l'objet d'une diffusion massive : Marilyn Monroe et Kurt Cobain. Avant de m'attarder à l'intérêt du lecteur, j'examinerai le contenu, la présentation et la réception de ces publications ; je ferai également une revue des publications afin de situer dans quel contexte elles émergent.

LA CONSTRUCTION DU REGARD

Archives à diffuser

L'incontestable icône de la séduction et l'inévitable figure de la rébellion adolescente ont toutes deux vu, à l'initiative de leur légataire, leurs archives les plus intimes mises à la disposition du grand public avide de les parcourir. Curieusement, ou peut-être parce que la documentation disponible le permettait et que ces deux personnages suscitent toujours une grande attention, le traitement réservé à leurs archives a été relativement semblable. Elles ont fait l'objet de divers types de diffusion, mais retenons principalement les documentaires *Marilyn, dernières séances* (Jeudy, Schneider et Bezace 2009) et *About a Son* (Schnack et Azerrad 2006) constitués principalement d'enregistrements sonores, de conversations ou d'entrevues accordées à l'oreille d'un confident unique où ils relatent leur enfance, leur rapport à la célébrité et surtout leur mal-être jusqu'au dernier jour. Les livres *MM Personal: From the Private Archive of Marilyn Monroe* (Banner 2010) et *Cobain Unseen* (Cross 2008) sont des collections narrées de photos, de lettres reçues, de factures, d'images d'objets leur ayant appartenu et de coupures de journaux. Toutefois, le livre de Cobain a la particularité d'offrir du contenu amovible, comme un ancien laissez-passer V.I.P. pour un spectacle de son groupe, *Nirvana*, un certificat de participation ou même des autocollants sous forme de fac-similés, donnant ainsi l'illusion de posséder un véritable artéfact du chanteur. Finalement, leurs écrits personnels rassemblés dans *Fragments* (Monroe 2010) et *Journals* (Cobain 2003) sont, selon moi, les plus intéressants parce qu'ils offrent plus qu'un coup d'œil, mais une véritable porte d'entrée sur la face non offerte au public de ces idoles. C'est donc sur ces deux derniers ouvrages que se concentrera cet essai.

L'ensemble de ces publications, toutes parues dans les dix dernières années, donc un certain temps après la mort de leur créateur, permet de dresser un portrait de l'artiste à partir de l'intérieur et non plus d'assister à la reconstruction d'un biographe qui ne peut offrir qu'un point de vue sur le personnage. Une exception demeure néanmoins avec *Marilyn, dernières séances* qui, pour sa narration, s'inspire du roman du même titre de Michel Schneider, lui-même basé sur les enregistrements des séances de psychanalyse de Marilyn avec le Dr Greenson, ceux-là mêmes qu'on entend dans le documentaire. Bien que l'assemblage de ces ouvrages ne soit pas arbitraire et que les documents sont soit présentés, soit commentés, il est toujours possible de les consulter de façon indépendante et de ne se concentrer que sur ceux-ci afin d'y retrouver cette trace directe et maintenant accessible laissée par ceux qui ont été adulés. Parce que leurs histoires ont largement été médiatisées, je savais que ces deux vedettes partageaient certains points en commun et qu'il serait donc intéressant de les faire se rencontrer dans l'expression de leur intériorité. Cependant, la lecture de leurs écrits m'a permis de constater de façon frappante à quel point ces deux vedettes au destin tragique ont

eu un parcours, mais surtout un questionnement intérieur, similaire. Toutefois, voyons d'abord comment ces ouvrages ont été reçus par les médias.

Réception critique

Majoritairement appréciées et même anticipées, il a été dit de ces deux publications qu'elles restituaient leur auteur au monde des vivants et qu'elles donnaient enfin une parole authentique et une profondeur aux personnages que l'imaginaire social a construits au fil du temps et qu'ainsi, le public avait droit à une autre facette de ses idoles qu'il croyait connaître. En revanche, leur lecture constituait une intrusion irrésistible. Thierry Coljon a écrit à propos du journal de Kurt Cobain qu' :

Au départ, on est bien sûr choqués par la première phase : *Don't read my diary when I'm gone* (ne lis pas mon journal quand je serai parti), avec ce sentiment de violer un dernier vœu, une mémoire et puis on se laisse prendre par ce style fait aussi bien de rage et de désespoir que d'humour. (Coljon 2002, 25)

Pendant, les journalistes ne ménagent pas l'utilisation des termes *dévoilement*, *mystères* ou *accès privilégié* pour décrire ces livres. La presse, très consciente du pouvoir de la révélation, la met à tout coup à l'avant comme un gage de l'intérêt qu'elle suscitera chez les lecteurs avides de découvertes inédites sur ce qui aurait dû rester caché. On s'entend également pour apprécier la présence de fac-similés des archives en question : «La matérialité graphique de ces écrits donne effectivement une dimension émotive à la découverte» (Guy 2010) surtout, en ce qui concerne l'édition en français car, dans le cas de Marilyn, on critique avec raison la traduction malhabile. Par contre, dans celle de Kurt, le lecteur n'a droit qu'à une transcription libre et quelques reproductions souvent trop petites pour être lues directement sans s'abîmer les yeux ; bref, on est déçu de ne pas avoir accès à la totalité des documents comme dans l'édition originale. (Eudeline 2002, 50) Pour demeurer près de l'optique archivistique de la question, la critique, souvent la plus spécialisée, est aussi heureuse de ne pas se faire offrir «une nouvelle bio lancinante» (Coljon 2002, 25), mais plutôt un ouvrage où ce sont les vedettes qui prennent la parole pour se raconter, s'exposer sans que cela n'en ait été le but, c'est-à-dire dans l'authenticité d'une pensée privée, évitant enfin les déformations et les interprétations douteuses. C'est donc affirmer cette capacité des archives à faire adopter une position différente sur le savoir en regard d'un objet observé, surtout quand celui-ci est public et qu'une tonne de discours a déjà été prononcée à leur propos. L'étude des archives permet de supplanter ces discours dont on ne peut garantir la véracité et n'y percevoir que la trace originelle. L'enjeu n'est pas d'affirmer que le contenu des archives est forcément véridique, mais que l'inscription de la pensée est authentique, qu'il n'y a pas de décalage entre ce qui a été dit, réfléchi, écrit et ce qui est donné à voir.

La critique donne généralement un portrait plutôt juste, même si souvent succinct, du contenu sans tomber dans le sensationnalisme ou la recherche du potin à tout prix ; elle est satisfaite de ce qui lui est présenté. Après avoir lu plusieurs articles sur chacun des ouvrages, j'ai par contre pu remarquer que le fait marquant retenu est souvent le même, soit la prise d'héroïne par Kurt pour soulager ses maux d'estomac ainsi que le goût de Marilyn pour la littérature avec un grand L. Un seul article la concernant a osé se prononcer contre la façon dont Marilyn est dépeinte par la machine promotionnelle et les journalistes qui emboîtent le pas et qui parfois, je me permets

de le rajouter, ne semblent même pas avoir pris la peine de lire l'ouvrage d'à peu près 70 documents.

Ce qui est assez difficilement supportable dans la présentation faite de «l'œuvre» de Marilyn Monroe, ce sont tous les commentaires des critiques qui se sont crus obligés d'entonner ensemble le même refrain : «Mais non, ce n'était pas une ravissante idiote... Mais non, ce n'était pas une cruche, une nunuche, une duduche... Elle lisait (si, si)... Elle écrivait...» Résonnez hautbois et tambourins, sonnez trompettes. Voilà une révolution : miss Monroe n'était pas une gourde. (Macé-Scaron 2010, 83)

Toutefois, le constat général est plutôt positif, tous semblent s'être laissés prendre au jeu de la lecture indiscreète de ces ouvrages qui n'étaient pas destinés à voir le jour.

Circonstances de publication

On apprend, à la lecture de cette courte revue de presse, le hasard qui a mené Bernard Comment, éditeur de la collection *Fiction & Cie* pour la maison d'édition française *Éditions du Seuil*, à la publication des archives de Marilyn Monroe qu'il croyait moins nombreuses qu'elles se révélèrent l'être. Bien qu'il affirme dans une entrevue que l'intégralité des documents a été publiée, il prétend dans la note qui précède l'ouvrage (Vantroyen 2010a, 29) qu'un ensemble de documents non inclus portant sur le métier d'acteur pourrait constituer à lui seul un ouvrage à part entière. Ne nous étonnons donc pas si un jour nous entendons parler d'une nouvelle publication de documents autographes. Monsieur Comment dit, à qui veut l'entendre et l'écrire, qu'Anna Strasberg² désirait un ouvrage qui rend hommage à la star et non un coup d'argent et que, conséquemment, il se sentait investi de la mission de faire changer la perception du monde à propos de la plantureuse Marilyn Monroe. (Simonin 2010) Du côté de Kurt Cobain, on déplore toutefois le fait qu'une sélection de documents tirés à partir de 28 cahiers écrits par l'artiste ait été vendue pour 4 millions \$ US par sa veuve à la réputation peu enviable, Courtney Love, alors qu'il avait dans plusieurs entrevues et même par le biais de la chanson *Rape Me* (Cobain *et al.* 1993) fait mention de son aversion pour l'intrusion des journalistes et des fanatiques dans sa vie privée. On apprend également que la totalité des cahiers aurait dû être publiée, mais qu'en dernière instance, Love s'y est opposée par peur de scandaliser. Toutefois, d'un côté comme de l'autre, personne n'est dupe et tous savent très bien que ces publications allaient faire un malheur sur le marché et rapidement devenir des *best-sellers* mondiaux, étant traduites dans de nombreuses langues. Voilà que, bien que nous ayons affaire à deux individus aux personnalités que rien ne semblait rapprocher, ce qui suscite l'intérêt du public est par contre le même, le besoin insatiable d'absolument tout connaître, même, comme l'affirmait le journal *Le Figaro*, l'inutile. (Des nouvelles de *Nirvana* 2005)

L'ŒUVRE EN TANT QUE TELLE³

La présentation physique

Tout d'abord, *Fragments* a fait l'objet de deux éditions simultanées, une plus luxueuse que l'autre, possédant une couverture rigide de cuir rouge imitant le carnet Gucci dans lequel Marilyn Monroe écrivait. Le contenu est toutefois le même dans les deux. On retrouve des fac-similés de tous les documents sur la page de gauche et

leur transcription diplomatique⁴ sur la page de droite. Les documents sont regroupés par support et par période ou par destinataire pour ceux de la fin. On peut parfois constater la détérioration du papier, ce qui ne manque pas de donner un petit côté précieux et authentique aux documents. Chaque section est brièvement présentée par les éditeurs. L'ensemble est agrémenté d'une trentaine de photos de Marilyn en train de lire, d'écrire ou en compagnie d'auteurs, dont certaines sont inédites. Les documents sont précédés d'une première note de la part de la traductrice Tiphaine Samoyault, d'une deuxième des éditeurs Bernard Comment et Stanley Buchthal, ainsi que de la préface de l'auteur italien, Antonio Tabucchi. Ils sont ensuite suivis d'une section de suppléments qui inclut entre autres l'oraison funèbre de Lee Strasberg et des reproductions de couverture de classiques de la littérature provenant de sa bibliothèque personnelle. On sent l'intervention des éditeurs dans la mise en page, le lecteur est accompagné par ceux-ci dans sa lecture. Il pourrait toutefois en faire abstraction et ne se concentrer que sur la lecture des documents qui demeurent lisibles.

En revanche, *Journals* a subi un traitement beaucoup plus simpliste. Il se limite à la reproduction des documents tels quels, sans introduction ni regroupement en sections ou interventions, à l'exception d'une vingtaine de notes qu'on découvre, un peu étonné, à la fin de l'ouvrage. La couverture reproduit celle d'un des cahiers *Mead* qu'utilisait Kurt, sur lequel il est inscrit de façon presque prémonitoire : «*If you read, you'll judge*». (Cobain 2003, couverture) Contrairement à l'ouvrage consacré à Marilyn qui constitue un véritable travail d'éditeur, quoique toujours respectueux et le plus minimal et factuel possible, celui de Kurt offre plutôt un contact direct et sans intermédiaire aux archives. Le lecteur est laissé à lui-même devant ces écrits, de la même façon qu'il le ferait s'il détenait entre ses mains les véritables journaux de la vedette ultime du *grunge*. L'impression laissée est imposante : si l'on a déjà connu l'homme ou son groupe, on se sent comme l'annonçait la presse, privilégié de lire ses archives, comme si elles étaient celles d'un être cher. Par contre, je me dois de mentionner le mauvais choix éditorial de la publication française de ne conserver que le contenu et de se contenter, comme il a déjà été mentionné plus haut, de n'insérer que quelques fac-similés d'archives : le plaisir de lecture ou de délectation indiscret en est grandement diminué. Lire une transcription, traduite de surcroît, est différent de lire des archives. Lorsqu'on lit ces dernières, on ne lit pas que le contenu, mais on lit aussi la forme de celui-ci, le visuel dans lequel il est offert. On s'imprègne de la matérialité du médium et de la façon dont est livré le contenu. La consultation d'archives offre une expérience intellectuelle au-delà de la connaissance acquise par l'inscription d'un langage ; elle offre en plus les conditions de livraison de la pensée, l'urgence, l'intensité et l'intimité indissociables du mécanisme de la réflexion.

La présentation intellectuelle

Beaucoup plus manifeste que dans celui de Kurt Cobain, l'intervention intellectuelle dans l'ouvrage de Marilyn Monroe suit une ligne éditoriale précise et les éditeurs ne s'en cachent pas. Ils donnent à leur ouvrage une légitimité et, avec raison, une promesse d'authenticité présentant «l'ensemble des documents aujourd'hui dévoilés [comme] un trésor.» (Monroe 2010, 9) Ils nous garantissent qu'on pourra enfin avoir droit à la *vraie* Marilyn, celle que les caméras n'arrivaient pas à capter dans

toute sa profondeur, sa sensibilité et son intelligence. Le procédé vise évidemment à retenir l'attention des lecteurs, puisque dans la mesure où tant de choses ont été dites sur Marilyn, on pourrait craindre d'avoir encore droit à du déjà vu, de terminer la lecture et de n'avoir constaté que ce que l'on savait déjà. Dès les premières phrases de l'introduction, on peut se rendre compte qu'une idée maîtresse dirige la lecture : celle de présenter l'auteure sous un angle visant à faire d'elle une jeune femme plus cultivée, instruite et intéressée que ce qui a été montré jusqu'à présent. Les photos choisies, la préface et les introductions se donnent pour mandat de la faire sortir de l'image réductrice de sex-symbol et de la réhabiliter en tant qu'artiste ayant, en plus, un réel talent pour l'écriture. Toutes les interventions abondent donc en ce sens et empêchent le lecteur d'oublier qu'au-delà de ce qu'il peut apprendre sur les réflexions de Marilyn, il y a aussi ce potentiel littéraire qui n'est, par ailleurs, pas toujours si évident à déceler que ce qu'on nous promet. Des notes accompagnent régulièrement la transcription afin de situer les personnes à qui l'auteure réfère ou de fournir toute l'information permettant une meilleure compréhension du contexte ou des événements qui n'étaient pas connus en dehors de son cercle intime ou, tout simplement, pas du tout. Le résultat est efficace, on embarque et on y croit.

Par contre, un gros bémol est à ajouter à propos de la transcription et de la traduction. Cette dernière s'éloigne largement du style de Marilyn, ne rendant pas justice à son expression : *«I couldn't do a God damn thing»* n'équivaut pas à «je ne pouvais littéralement pas faire la moindre chose». (Monroe 2010, 63) Ce langage plus soigné donne une fausse impression de Marilyn, la montre moins vulgaire qu'elle ne l'est en réalité. En s'attardant aux textes originaux, on se rend compte qu'une liberté dans la traduction a délibérément été prise afin d'accentuer l'effet de littérarité des textes et ainsi, augmenter la prétention qu'ont les éditeurs de voir la jeune femme accéder au statut d'auteure à part entière. La déception fait qu'on devient tenté par la lecture en anglais. Mais encore, l'œil d'un spécialiste n'y échappe pas : la transcription, bien qu'elle semble à première vue respecter la disposition du texte sur la feuille, donne une fausse impression de linéarité alors que l'écriture de Marilyn est composée de fragments, de retours et d'ajouts. Lorsque l'original et sa transcription sont comparés, on ne peut que se rendre compte que certaines lignes sont associées incorrectement ou certains mots sont mal lus, ce qui engendre malheureusement une perte du sens original et de la saveur de la pensée de l'actrice. La déception, encore une fois, pousse le lecteur exigeant à se rabattre sur les archives, lesquelles n'auraient pas été désavantagées si elles avaient été présentées toutes seules. Rappelons que les archives représentent un média qui peut, dans une certaine mesure, se suffire en lui-même, que son plaisir ne requiert aucune adaptation. Bien entendu, le lecteur qui décide de se contenter de la lecture en français n'est pas complètement en reste. Il fallait tout de même souligner que, malheureusement, un certain décalage existe entre le document original et son traitement intellectuel.

Pour ce qui est de l'ouvrage de Kurt Cobain, le lecteur a droit à la situation inverse. La traduction de Laurence Romance est impeccable, si on fait abstraction qu'elle a été réalisée en France et que certains termes sont tirés de son argot, ceci afin de respecter le style très vernaculaire de Kurt. Ses textes étant plus continus la plupart du temps, il n'y a pas d'obstacle à ce qu'on offre une transcription linéaire sans dénaturer le mouvement de l'écriture. De nombreuses notes viennent éclaircir les références aux

personnes, aux moments et même, de façon assez pointue, à la culture musicale à laquelle Kurt fait très souvent allusion. Ce travail d'annotation relève pratiquement de l'édition critique. Étant donné la quantité de références que l'auteur fait, ces dernières sont très utiles à la compréhension des textes et du contexte dans lequel ils ont été écrits. Cette édition annotée du journal, qui n'offre aucune intervention dans sa version originale, laissant le champ libre au lecteur d'y voir ce qu'il veut et ce qu'il peut voir, donne la possibilité dans sa traduction de s'adresser à ceux dont le bagage culturel n'aurait pas été suffisant pour apprécier l'entièreté du contenu, car il faut le dire, la plupart du temps, Kurt écrit à propos d'évènements très précis et fait référence à des artisans de la scène underground peu connus, même à l'époque. Toutefois, comme je l'ai mentionné plus haut, l'édition française ne donne pas accès aux archives ; le lecteur est donc condamné à choisir entre l'authenticité, le contact direct avec le créateur et le travail d'analyse de contenu permettant de saisir ce dont il est question. Décidément, il n'y a jamais de solution parfaite.

CE QUE RÉVÈLENT CES ARCHIVES

L'objectif n'étant pas de faire l'analyse du contenu afin de le situer dans un contexte biographique, je ne l'examinerai pas de façon exhaustive. Toutefois, si je veux mettre en scène le pouvoir évocateur des archives, il est impossible de passer outre le contenu qui est révélé. Voici donc l'image renvoyée par ces archives.

Sur leur auteur

Parce qu'il s'agit d'archives de personnes largement médiatisées, à eux deux ils ont, en date du 12 décembre 2011, plus de 85 millions de réponses lorsqu'on effectue une recherche dans *Google*⁵, une bonne part de leur biographie est déjà connue. Ces documents peuvent toutefois nous révéler leur intériorité et leur moi en terrain privé. Nous pouvons également constater comment, en dehors de la vie publique, ces personnalités étaient en mesure de se percevoir et comment leur regard sur le monde, qui les reconnaît de plus en plus, s'est modifié. Ces ouvrages donnent accès à tout ce qui était soustrait aux yeux du public, tout ce que ces personnes avaient voulu garder pour elles-mêmes, tout ce qu'elles jugeaient inutile ou embarrassant de partager. Au-delà du simple potin ou du détail croustillant, le lecteur assiste à une véritable incursion dans le quotidien de son idole. Dans les deux cas se retrouvent des recettes, des listes de musique préférée ou de choses à faire. Cet accès à l'ordinaire opère une désacralisation de la vedette. De la voir se rapprocher de son humanité, devenant ainsi plus appropriable, plus accessible, permet au lecteur ordinaire de se sentir moins seul. À la lecture, il se crée une forme de familiarité, on en vient à ne la nommer que par son prénom, comme si elle avait été notre amie.

Marilyn Monroe

Bernard Comment n'a pas menti lorsqu'il affirmait que le public aurait droit à une nouvelle Marilyn. Cette femme dont on avait surtout véhiculé l'image d'un sex-symbol possédait, bien qu'on n'ait pu réellement en douter, une intériorité et un désir de réflexion, de remise en question dans le but de s'améliorer et d'atteindre le

meilleur de soi, qu'on ne lui associait pas d'emblée. La lecture de ces archives permet de remettre cet aspect de sa personnalité de l'avant. On découvre une femme qui prend son travail très au sérieux et écrit vouloir jouer tout Shakespeare. Sa foi en la psychanalyse, qui était très à la mode à son époque, ne se limite pas au temps des séances mais se traduit aussi dans ses écrits, dans la façon qu'elle a de se regarder en cherchant la cause et le remède à ce qu'elle est. Souvent, elle rédige des notes, à la manière de commandements afin de garder en tête les principes qu'elle veut respecter. «*For life It is rather a determination not to be overwhelmed. For work The truth can only be recalled, never invented.*» (Monroe 2010, 183) Plusieurs fragments font état de son constant désir d'apprendre, de se perfectionner et de pallier son manque d'éducation. Elle lit et commente ses lectures. Il est également juste d'avoir affirmé que Marilyn a de réelles ambitions littéraires. Elle écrit plusieurs poèmes et fictions qu'elle retravaille parfois plus d'une fois – comme en font état les nombreux changements de crayons, les ratures et les ajouts – toujours avide de perfectionnement. Nous avons donc vraiment droit à une femme qui a au moins le désir de mener une vie d'intellectuelle et qui s'acharne, on ne saurait lui reprocher, à enrichir ses connaissances et à ce que cela se reflète dans son travail d'écriture. Le libellé ne ment pas : il s'agit d'une véritable incursion dans les écrits intimes et privés de cette femme publique. Le lecteur est littéralement plongé dans ses réflexions, lieu de contact avec elle-même alors qu'elle se sentait déconnectée d'avec le monde, dont elle n'aurait pu se douter qu'elles seraient un jour diffusées et mises à la disposition du monde entier.

Kurt Cobain

Ce qui ressort des archives de Kurt, c'est probablement sa propension à tout noter, à écrire les brouillons des lettres qu'il envoie à ses amis et, surtout, à tout conserver. Il retravaille souvent ce qu'il a écrit même si ce n'est que pour lui-même, il se laisse d'ailleurs parfois des notes en vue d'une relecture future. D'une réflexion à une autre, il raffine constamment sa pensée. Il reprend souvent certaines idées qu'il améliore. L'ensemble de son travail se retrouve dans ses cahiers. On peut y lire quelques versions de certaines chansons, dont le désormais classique *Smells Like Teen Spirit*. Ses archives le consacrent en véritable créateur. Dessins, nouvelles, bandes dessinées, ébauches de pochettes de disques, de clips, Kurt est une machine à idées qu'il consigne presque religieusement. Il écrivait constamment et sur n'importe quoi. Dans le livre de Charles R. Cross, on voit même son besoin pour l'acte d'écriture se manifester sur les murs de sa maison ou au dos d'une guitare brisée. (Cross 2008) Lui aussi prend son métier de musicien très au sérieux, exigeant des membres du groupe leur dévouement total, comme en fait mention une lettre dans laquelle il renvoie le premier batteur du groupe, Dave Foster. «*A band needs to practice, in our opinion, at least 5 times a week if the band ever expects to accomplish anything.*» (Cobain 2003, 15) Dans une prose naviguant entre rage, sarcasme et humour, il parle de lui-même, mais surtout de politique, de son aversion pour toute forme de discrimination et de son rejet de la célébrité ainsi que des mensonges médiatiques qui l'accompagnent. Il est très à l'affût de son image et de la facilité qu'ont les médias à la travestir. Kurt est l'incarnation de l'esprit des années 90 dont il parle souvent comme d'une rébellion contre les cravatés. Le lecteur ne peut qu'être absorbé par cette écriture intense et débordante de passion.

Sur la culture

Les textes de ces deux personnalités sont évidemment empreints de l'époque où ils ont été rédigés. Ils font toutefois plus que témoigner de celle-ci par le seul fait d'avoir été créés à un moment donné. En effet, le contenu de ces archives déborde largement de la révélation intimiste et renseigne également sur le contexte culturel dans lequel leur auteur a évolué. Le lecteur peut y découvrir les discours, les idéaux, les revendications et même le vocabulaire qui étaient propres à leur environnement. On peut par exemple retrouver, bien avant l'arrivée des MP3, le slogan précurseur du discours contre la copie illégale de musique «*Home taping is killing the music.*» (Cobain 2003, 19) Les archives de Kurt font état de ses influences variées, des *Beatles* aux *Stooges* en passant par *Leadbelly* et *R.E.M.*, des spectacles qu'il voit, ceux qu'il donne, des rencontres qu'il fait et des correspondances qu'il entretient. Le lecteur est complètement immergé dans l'ambiance dans laquelle Kurt vivait et se voit par le fait même instruit sur la culture *punk rock* du début des années 90. Parfois, la quantité d'information est tellement dense qu'on a l'impression que ces journaux ont été rédigés dans le but de partager cette culture. Il écrit même un court texte dans lequel il émet son intention de «*xerox words on paper & staple them together and sell them to punk rockers & others who don't know much about punk rock.*» (Cobain 2003, 106) Les listes d'albums et de groupes préférés sont nombreuses, quoique répétitives ; ces redondances mettent cependant l'accent sur l'importance de tout ce qui a entouré la figure de Kurt dans la construction de son identité. La lecture de ses nombreuses lettres permet de dresser un portrait de la culture musicale tant les références y sont abondantes. Un bon nombre sont destinées à d'autres chanteurs. Une d'entre elles s'adresse même au défunt et célèbre journaliste Lester Bangs du magazine *Creem*, afin de lui faire part de sa déception envers les journalistes qui se permettent des commentaires freudiens alors qu'ils ne sont même pas en mesure de transcrire les paroles de ses chansons correctement. (Cobain 2003, 200) Les écrits de Kurt sont aussi un tracé de l'évolution du groupe *Nirvana*, de son parcours dans l'industrie de la musique et de ses déboires avec les maisons de disques qui promettent sans livrer. On y retrouve aussi plusieurs brouillons de chansons dont les idées principales se retrouvaient déjà dans ses réflexions. Leur découverte procure un plaisir de lire différemment ce qu'on a déjà aimé. Une même œuvre peut maintenant être perçue sous un angle différent ; elle est ainsi révélée sous toutes ses facettes, dans une perspective de mise en valeur du travail de création. Les jeux avec la langue sont fréquents, *alternateens*, *sucksess* ou *annorexorcist* sont des exemples de néologismes apparus dans sa prose qu'il réutilise dans ses chansons. La richesse du contenu est indéniable. Kurt était bien plus qu'un simple rebelle hurlant sa rage de vivre. Il avait une immense connaissance de la culture de masse autant que de la culture musicale marginale et à travers ses archives, on peut maintenant reconstituer ce savoir précieux.

La teneur du contenu n'est pas aussi imposante dans les écrits de Marilyn, entre autres parce qu'ils sont moins volumineux, mais la culture, surtout littéraire, y est présente de façon active. Ce sont toutefois davantage ses rencontres avec les acteurs de la littérature (Carson McCullers, Truman Capote et évidemment son mari Arthur Miller qui lui conseille la lecture de la biographie en plusieurs volumes d'Abraham Lincoln) qui sont intéressantes. On peut également déceler, par la rédaction des listes de chansons

et de compositeurs classiques, un intérêt et une connaissance des tendances musicales. Marilyn avait une véritable soif de culture : elle prenait, par exemple, des notes sur la Renaissance italienne et ses peintres. On peut lire également de nombreuses notes prises conséquemment à son métier d'actrice et, surtout, à sa formation avec Lee Strasberg au célèbre *Actors Studio* et, pour une raison quelconque, on retrouve de nombreuses répliques de ses films qui semblent parfois avoir été écrites bien après que le film ait été tourné. Et comme la machine promotionnelle l'annonce, s'y trouvent des ébauches de poèmes et de proses qu'elle retravaille, parfois même plus d'une fois dans ce qui semble être un souci honnête d'esthétique littéraire. Bien que ses archives ne fassent pas autant émerger un discours sur la culture en tant que telle, Marilyn y apparaît comme une femme qui se laisse absorber par celle-ci et qui tente de faire transparaître son savoir dans tous les aspects de sa vie.

REVUE DE PUBLICATIONS SIMILAIRES

Ces ouvrages ne sont évidemment pas les seuls à étaler l'intimité de personnalités connues. Cependant, on peut constater qu'on ne se contente plus que du contenu mais qu'on nous donne droit aussi, par le biais de fac-similés, aux archives mêmes. L'intérêt des lecteurs traverse le paradigme du savoir pour se diriger vers celui du voir. Destinée aux amateurs et aux collectionneurs, *Les éditions Textuel* publie depuis une dizaine d'années la collection *Passion*, dans laquelle on retrouve, sous forme de collage, une pléthore de documents de toutes natures, photos, articles de journaux, lettres et manuscrits de vedettes populaires, comme Juliette Gréco, Marcel Proust ou Georges Brassens⁶. Les gens de lettres et les artistes de renoms ont souvent fait l'objet de telles publications. En effet, Arthur Rimbaud et Vincent Van Gogh ont vu leur correspondance et leurs manuscrits publiés en trois volumes : un reprenant l'intégrale des documents en fac-similés, un autre faisant la transcription des originaux et enfin un dernier analysant le contenu. De plus, une sélection de la correspondance du Marquis de Sade avec sa femme pendant qu'il était en prison a été publiée dans une édition sobre mais élégante chez Flammarion en 2009, incluant la numérisation et la transcription des lettres. Enfin, Françoise Dolto a fait l'objet d'une publication un peu particulière afin de souligner son centième anniversaire de naissance, intitulé *Archives de l'intime*, l'exposant dans ses documents les plus intimes, et ce, à l'initiative de sa fille Catherine qui se présente en tant qu'*ayant devoir* (Dolto et Potin 2008, 41) de partager le patrimoine intime laissé par sa mère.

Il existe aussi des ouvrages qui regroupent les archives par thème et non par créateur. Les grandes maisons françaises comme Robert Laffont ou Flammarion publient de temps à autre des manuscrits et des correspondances de personnages illustres dans de belles éditions comme *Lettres & Manuscrits : Petits et grands secrets. Lettres d'adieu*, par Agathe Colombier Hochberg, présente des lettres, de trop rares fois en fac-similés, qui ont été les dernières écrites par leur célèbre auteur accompagnées d'une brève présentation, de quelques photos ou portraits lorsque c'est possible. Notons aussi le livre de Jean-Pierre Guéno et Jérôme Pecnard *Je l'aime! Un siècle de lettres d'amour 1905-2005*, constitué de lettres d'amour de personnalités françaises, mais aussi de personnes inconnues, et d'archives qu'il a acquises par l'entremise d'un appel fait lors de son émission de radio. Le tout est agrémenté de photos et d'une mise en contexte. Cette

façon de procéder provoque un regard différent sur les documents qui se retrouvent sur un même pied d'égalité, il n'y a plus de frontière entre la vedette et la ménagère. La collection Anne-Marie Springer rassemble des lettres d'amour qu'elle a pour l'instant regroupées en trois ouvrages *Lettres d'amour*, *Lettres d'amants* et *Amoureuse et Rebelle*, qui se contentent d'une courte préface avant d'exhiber en grand format les fac-similés des lettres de Hugo, Piaf et Arletty.

Pour terminer cette courte revue des publications d'archives de vedettes populaires, mais qui parvient, je crois, à démontrer la diversité dans la façon de publier des archives, je ne peux passer sous silence les livres du type souvenirs à collectionner qui offrent des archives amovibles. *Les trésors de Michael Jackson*, pour ne nommer que celui-là, inclut, dans des pochettes, des fac-similés de documents relatifs au défunt roi de la pop comme des laissez-passer de concert V.I.P., son testament, un brevet d'invention pour les chaussures permettant la fameuse scène dans le clip *Smooth Criminal*. Offrant toutefois beaucoup moins de documents de la main de Jackson, cet ouvrage, comme il s'en fait sur de nombreux artistes, tels Audrey Hepburn ou Frank Sinatra, fait plus que présenter et contextualiser les archives : il donne l'illusion de pouvoir les tenir entre les mains, ce qui augmente grandement le sentiment de contact du public avec la vedette admirée qui, ainsi, se voit transformé en apprenti archiviste ayant en sa possession, prêt pour la consultation et la conservation, un petit nombre d'artéfacts dont il peut s'enorgueillir.

DÉCONSTRUIRE L'INTÉRÊT DU PUBLIC

Du regard à l'intégration

Les lectures d'archives de grandes vedettes, au contraire des manuscrits complexes de Proust, par exemple, peuvent s'adresser à un public beaucoup plus large que pour ce dernier. Peu besoin d'un réseau de connaissances frôlant l'érudition pour saisir la teneur des textes de ces artistes qui n'étaient pas des écrivains mais plutôt des êtres qui s'écrivent. On entre dans leur quotidien, on voit leur vie avec leurs yeux, d'où le risque de vivre, dans l'acte de lecture, par procuration, de se réaliser à travers l'autre. Depuis la fin de la contemplation passive de l'œuvre d'art dont fait mention Slavoj Žižek, celui qui n'était que spectateur veut désormais participer à celle-ci, sentir qu'il y prend part. L'interaction est devenue nécessaire au processus de consommation de la culture. (Žižek 2006, 19) La lecture d'archives de l'intime est donc une façon d'entrer dans la subjectivité du créateur : le lecteur peut se voir à sa place, dans ses décisions les plus intimes et les plus importantes tout comme dans les menus détails du quotidien. La lecture de ces archives n'a effectivement rien d'une naïve curiosité. Elles sont lues parce qu'au-delà de ce qu'elles nous révèlent, elles permettent à leurs lecteurs d'entrer en contact avec leur auteur par le biais de la matérialité de l'écrit.

Au-delà de la mise en scène d'une biographie érotisant le plaisir de connaître qu'évoque Roland Barthes, (Barthes 1973, 18) les archives se dévoilant progressivement donnent droit à une reconstitution du contact de son auteur avec lui-même. La figure du texte, nécessaire selon lui à la jouissance de l'acte de lecture, livrée par la reproduction des archives, permet d'embrasser le corps de l'auteur. Acte de subversion littéraire qu'est celui de lire et de prendre plaisir à une littérature de l'ordinaire, cette lecture

des écrits intimes qui n'étaient destinés qu'à soi-même, jouissante de son intrusion dans l'univers de la nouvelle royauté que représente le vedettariat, constitue pour son lecteur une force de communion avec l'inaccessible dont il se délecte et éprouve un bonheur quasi orgasmique.

Une nouvelle sphère d'intimité se crée au contact des archives. Si la lecture permet à celui qui lit d'entrer dans la bulle intime de celui qui a écrit, c'est surtout par le style de l'écriture s'adressant à soi-même que l'effet d'emportement du lecteur est provoqué. C'est comme s'il l'avait écrit lui-même, comme s'il participait à l'action et à la réflexion de l'évènement instigateur du document d'archives qui défile devant ses yeux à force de lire un texte à la première personne. Certaines pages faisant état de l'écriture fragmentée de Monroe sont particulièrement propices à cet envoûtement, puisque le lecteur doit constamment suivre le mouvement de l'écriture qui se promène sur la feuille, il ne peut qu'être transporté dans l'action et dans l'intensité de la parole qu'il entend désormais comme sienne. Il y a donc tout un pan de l'intérêt et du plaisir qui résident non plus uniquement dans le regard sur les archives, mais dans leur appropriation. Elles engendrent un effet de catharsis qui permet l'identification du lecteur à l'objet archivé. La lecture n'est plus qu'une lecture mais un partage du quotidien, du travail, de l'évolution créatrice. En lisant les archives, on ne peut qu'avoir le sentiment que leur auteur est toujours vivant, qu'il est là à nous regarder le lire. Le lecteur est complètement pris au piège de cette façon de scruter la vie au microscope, mettant en évidence les détails du quotidien donnant accès à l'inespérée intimité de ces idoles disparues.

POUVOIR NOSTALGIQUE, ÉMOTIF

Lorsqu'on est placé devant les vestiges de ce qu'on a chéri, admiré ou ce pour quoi on ne peut qu'avoir du respect, il est certain qu'une charge émotive accompagne cette prise de contact et les archives de l'intime n'y échappent pas. Au contraire, elles sont tout à fait propices à provoquer cette charge, puisque ces archives sont un gage d'authenticité de la pensée, un contact avec l'intériorité, avec ce qui avait été prévu comme devant demeurer à l'abri des regards, sous le sceau de la confiance pouvant donc se figurer comme honnête. De voir l'écriture manuscrite, les déchirures et les traces de café engendre un semblant de proximité qui modifie le regard porté sur les archives. Jean Bellemin-Noël souligne d'ailleurs que celui qui explore cet inexplorable quotidien y éprouve :

...non seulement que l'artiste est un homme comme nous (piètre satisfaction, découverte sans mérite) mais que le secret du talent réside dans ses sécrétions – sueur, larmes, glaires, sperme, toutes liqueurs du corps hors de lui. Ces émotions auxquelles le texte reste imperméable car le langage ignore l'affect, le lecteur y baigne et il imagine une fièvre de l'auteur dont le manuscrit offre les traces à voir à quelques privilégiés. (Bellemin-Noël 1985, 355)

De plus, le texte auquel le lecteur est confronté est généralement pénétré par l'émotivité; le lecteur n'y est pas insensible, il lit un discours passionné. La compréhension des archives résulte en un langage documentaire, certes, mais celui-ci s'effectue d'humain à humain; dans les journaux intimes, on est loin de la rigueur

scientifique, on écrit avec ce qu'on a de plus profond. Ces archives sont faites d'émotions, elles emportent le lecteur et c'est probablement une des raisons qui expliquent pourquoi elles ont du succès. Même les archivistes les plus expérimentés, comme en ont témoigné les diverses interventions lors du colloque du GIRA, à l'automne 2011, qui avait pour titre *Les archives, de l'information à l'émotion*, s'émeuvent devant les scènes du quotidien et les démonstrations domestiques. Le lecteur se replonge dans les affects qu'il reconstruit à partir du texte, les partage et même y réinvestit ses propres émotions, transformant ainsi l'expérience de la lecture en quelque chose de personnel.

Devant l'écriture de l'intime, le lecteur se sent interpellé par une curiosité qui stimule son envie d'en connaître toujours un peu plus. Il y a quelque chose qui relève du désir dans ces lectures qu'on ne fait pas uniquement pour se divertir ou pour s'instruire. Nous sommes donc loin de la commémoration savante, dont parle Henri-Pierre Jeudy, qui fait stagner les savoirs en dehors de la part active de l'imaginaire. Il s'agirait plutôt d'une commémoration émotionnelle. (Jeudy 1985, 93) Évidemment, les archives possèdent ce pouvoir de commémoration. Elles forcent le lecteur non seulement à rappeler à sa mémoire ce qui a été perdu, mais à s'en délecter de nouveau comme si ce disparu ne l'avait jamais été et surtout ne le sera plus jamais. Effectivement, de détenir les archives d'une personne, c'est un peu posséder son ultime trace. Comme Michel Melot l'affirme : « L'objet symbolique rassure de la perte de l'objet dont il est le symbole. [...] Un curieux cycle alors s'engage : l'illusion obsessionnelle de voir l'objet symbolique se rapprocher de son modèle, dans la crainte et l'espoir qu'il s'y confonde. » (Melot 1985, 14) Le sentiment de nostalgie qui demeure sous-entendu est remplacé par un sentiment d'actualisation du plaisir de rencontrer *personnellement* ces figures qui incarnent une époque, une génération. Il y a donc une sauvegarde du temps qui n'est plus et qui procure à ceux qui s'y identifient le sentiment, dans une moindre mesure, de perdurer aussi. Il y a donc un véritable investissement personnel dans la lecture, qui a bien sûr été grossi afin d'en démontrer les rouages, mais qui s'effectue tout de même avec un plaisir avoué ou non.

VOYEURISME OU LÉGITIMITÉ CULTURELLE ?

Les circonstances d'écriture de documents personnels, dans la mesure où ils n'étaient guère destinés à la diffusion, permettent de suggérer au lecteur un gage de l'authenticité de ce qu'il lit. Il peut être en mesure de croire qu'il en sait autant que ce que l'auteur de ces lignes en savait sur lui-même. Les archives fabriquent un lecteur au même niveau de connaissances que l'auteur ; il n'y a pratiquement plus d'intermédiaire entre les deux. De poser le document d'archives ou du moins sa reproduction se voulant la plus fidèle possible, devant les yeux d'un lecteur « dont le plaisir, malgré tout, est de croire avoir sous les yeux la chose originale... », (Lejeune et Bogaert 2006, 209) permet de conserver la saveur du document et donc de provoquer une expérience sensorielle dépassant le plaisir intellectuel de savoir, ceci dans un pacte d'authenticité. Le lecteur ne peut que croire ce qu'il a devant les yeux ; il n'y a ni organisation, ni censure du contenu de la page à lire, la matière est brute, prête à être savourée telle qu'elle a été livrée et le plaisir s'en voit décuplé. En contrepartie, seul l'auteur devait en premier lieu avoir accès à ses écrits. En nous donnant la possibilité de les lire, n'usurpons-nous pas un peu l'auteur nous-mêmes ? Ne s'agit-il pas d'une forme de parasitisme du créateur,

celle qu'a tant dénoncée Kurt Cobain? La vraie question devrait plutôt être : avons-nous la légitimité pour lire ses archives au nom d'une légitimation du savoir culturel ou ne s'agit-il que d'un authentique acte de voyeurisme?

Le plaisir de lire est à n'en pas douter présent et l'intérêt scientifique est possible. Nous pourrions toujours nous justifier en affirmant que maintenant que ces personnes sont décédées, cette intrusion dans ce qui était leur vie privée ne peut plus leur faire de tort. Cependant, ces révélations ont pu être faites parce qu'elles étaient couvertes par le sceau du secret. Elles constituaient le peu que ces idoles arrivaient à conserver à l'abri des regards extérieurs tellement présents dans leur vie. N'y aurait-il pas un manque de respect dans cette lecture curieuse en regard de leur volonté de garder une partie d'eux-mêmes pour eux-mêmes seulement ou fait-il partie de leur statut de vedette populaire que de devoir se révéler et de s'offrir au public? Ces publications ne cesseront de nous faire poser des questions morales. Moi la première, en tant qu'archiviste qui, d'un côté, encourage la diffusion des archives, le partage de cet incroyable patrimoine culturel et qui, de l'autre, interroge les motivations de ceux qui les consultent. Ce voyeurisme, conscient ou non, est une entreprise de rapprochement avec un objet éloigné partageant pourtant notre quotidien, par le biais d'un écran ou d'un haut-parleur. Nous nous sentons, tous ensemble, maintenant moins seuls. Le lecteur d'archives de l'intime apprivoise ces inconnus que nous avons l'impression de connaître. Il entre dans les détails de leur vie privée pour en faire ses amis, pour avoir le sentiment de partager quelque chose en commun avec eux, des idées, des routines ou des réflexions. On veut les exhiber afin de percevoir leur humanité, de les désacraliser de leur statut de star ou peut-être, au contraire, de s'y amener avec eux.

De sortir des lieux communs de la consultation des archives qui, autrefois, était réservée aux historiens, aux spécialistes et aux universitaires stimule le lecteur en le faisant participer à la découverte des vedettes qu'il admire plutôt que de se contenter de lire le produit de la recherche d'un autre avec un regard plutôt passif. Le public ne se contente plus que du contenu, il veut également avoir accès à la matérialité dans une sorte de fétichisme de l'artiste. La chanson «perdue», *La Comète*, d'André Dédé Fortin, est vendue accompagnée de son manuscrit, lequel ajoute un élément plus émotif qui ramène le chanteur décédé dans un moment de l'action, celui de l'écriture; le temps de la lecture, il est ainsi vivant à nouveau. Le contenu de ces publications est intéressant, certes, mais le succès des archives vient du fait que l'on peut suivre la trace humaine au-delà de la transcription machinale. Le contact se fait d'humain à humain. Les archives ont donc ce pouvoir de créer un éternel moment présent de l'idole que le public pourra recréer à tout jamais.

CONCLUSION

Nous avons donc eu affaire à deux publications différentes dans leur présentation et dans leur discours qui, cependant, provoquent un engouement similaire. Nous avons vu que la critique est plutôt réceptive à ce type d'ouvrages dont elle reconnaît le caractère authentique tout autant qu'elle apprécie sa lecture, malgré les controverses entourant parfois les circonstances de leur publication et la direction éditoriale. Cependant, la présentation physique et intellectuelle des archives joue considérablement dans le potentiel d'appréciation de ces ouvrages. La matérialité des archives semble plus

importante que leur contenu, tout comme la rigueur est nécessaire lorsqu'on se permet de commenter ou de servir d'intermédiaire à celles-ci. Les archives de l'intime révèlent beaucoup sur la façon de vivre de leur auteur bien au-delà des détails factuels. Marilyn Monroe et Kurt Cobain étaient deux êtres très ancrés dans le monde artistique, ils s'en abreuyaient avec une insatiable soif. Ils étaient également deux artistes troublés, mal avec eux-mêmes, qui se servaient de l'écriture comme un exutoire, comme un lieu où ils pouvaient se livrer en toute confidentialité. Cela leur permettait d'être en phase avec eux-mêmes, loin des regards médiatiques et de la nécessité de projeter une image fidèle à celle que le public, et surtout les médias, avait fini par leur imposer à propos d'eux-mêmes. Ce type de publication est de plus en plus populaire, la correspondance de John Lennon qui devrait être publiée à l'automne 2012 est très attendue. L'offre crée un engouement pour le genre. Le désir des lecteurs pour les archives s'accroît de plus en plus; plus on en propose sur le marché, plus on s'attend à retrouver systématiquement ce type de publication à propos de toutes les personnalités qui nous intéressent. La lecture d'archives de l'intime en est une qui s'effectue en symbiose avec leur créateur. Le lecteur s'y retrouve dans ce qu'il a d'ordinaire tout en réactivant le souvenir presque transcendant d'une idole disparue dont il se rappelle la grandeur et le magnétisme. Le mot *archives* est d'ailleurs de plus en plus populaire; il remplace de plus en plus *documents*, *lettres* et *manuscrits* et est entré dans le langage populaire. Des émissions comme *Les enfants de la télé* répètent sans cesse qu'elles fouillent les Archives de Radio-Canada. Le mot *archives* est à la mode parce qu'il connote une certaine véracité. Il renvoie à la curiosité, au besoin de se trouver dans le vrai de la chose, d'être plongé dans l'événement. Ce qui rend donc ces documents si attirants ce n'est pas autant leur contenu mais les caractéristiques même des archives, leur matérialité, les traces laissées par le temps et l'authenticité de la pensée inscrite qu'elles suggèrent.

Au terme de cette recherche, je suis convaincue que les archives, au-delà de la sphère du vedettariat, possèdent un pouvoir d'évocation qui dépasse leur pouvoir d'information, leur capacité à émouvoir surpasse le savoir scientifique que l'on peut en tirer. C'est une dimension qui n'est nullement négligeable dans la compréhension des archives. Il s'agit maintenant de voir comment la communauté archivistique saura tirer profit de l'aspect émotif des archives dans leurs projets de diffusion. Je suis certaine que des initiatives comme celles des *Archives à voix haute*, qui ont de plus en plus lieu un peu partout au Québec, continueront de faire surgir des souvenirs et des émotions chez ceux qui y assistent.

Il serait maintenant curieux d'examiner les conséquences et les implications de la diffusion d'archives du vivant de leur auteur, comme celles du chanteur Pete Doherty, (Doherty 2010) qui relève davantage de l'exhibitionnisme. Quelles peuvent être les raisons qui motivent un individu à s'exposer dans ce qu'il a de plus personnel? Il est clair que l'intention de publication va au-delà de la commémoration de l'artiste en question. Même questionnement concernant la production émergente de faux journaux intimes comme celui de Michael Jackson, écrit par le psychanalyste Arthur Ross. (Ross 2010) Pourquoi cherche-t-on à créer ce qui n'a jamais existé? Probablement parce que ce qui apparaît comme étant rédigé par l'artiste même, alors qu'il ne se serait pas douté qu'il serait lu un jour, est une garantie pour le lecteur d'une authenticité autrement inaccessible, supérieure à ce qu'il sait déjà de ces artistes «hypermédiatisés». Je crois que l'instinct de voyeurisme y est aussi pour beaucoup car, d'emblée, le lecteur sait

qu'il a affaire à une reconstitution de ce qu'aurait pu être le journal des derniers jours de Michael Jackson. Il sait que c'est faux, mais la possibilité de maintenir l'illusion du contraire stimule son besoin d'en connaître encore plus. Il aime tout autant pouvoir prétendre qu'il a accès à du vrai que d'y avoir vraiment accès, cela demeure toujours plus intéressant que les discours rapportés par autrui qui eux ne sont portés par aucune garantie. Il y a aussi quelque chose relevant de l'intrusion qui est permis par le genre archivistique et qui attire le lecteur mais qui, ici, se travestit en quelque chose qui n'est ni une biographie ni une fiction et qui pervertit ainsi le savoir. La lecture d'archives a certainement une dimension affective et celle-ci a encore beaucoup à révéler.

Annie Lecompte-Chauvin Étudiante à la maîtrise en littérature comparée à l'Université de Montréal

NOTES

1. Cet article est une version remaniée d'un travail de recherche réalisé dans le cadre du cours *Activité dirigée*, sous la supervision de Yvon Lemay, dans le cadre du certificat en archivistique donné à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal à l'hiver 2011.
2. Deuxième épouse de Lee Strasberg qui devient à la mort de son mari la légataire de Marilyn Monroe.
3. Afin que mes commentaires reflètent le projet initial de publication, ils porteront surtout sur les éditions originales curieusement en langue française pour Marilyn et en langue anglaise pour Kurt, à moins que je n'aie à détailler certains aspects particuliers de l'édition en français.
4. Transcription diplomatique : reproduction dactylographique d'un manuscrit qui respecte fidèlement la topographie des signifiants graphiques dans l'espace : chaque unité écrite figure à la même place que sur l'original. (Grésillon 1994, 246)
5. Résultats obtenus lorsqu'on entre leur nom dans le moteur de recherche <http://www.google.com>. *Marilyn Monroe* renvoie 63,7 millions de réponses et *Kurt Cobain* 21,2 millions. À noter qu'une première recherche avait été effectuée le 9 octobre 2011 et *Google* renvoyait au total 77 millions de réponses.
6. Afin d'alléger cette section qui présente successivement plusieurs livres, les références ne se trouveront que dans la bibliographie dans la section *Corpus étudié*.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus étudié

- ARLETTY *et al.* 2008. *Amoureuse et rebelle : histoires d'amour et lettres inédites de Arletty, Édith Piaf, Albertine Sarrazin : collection Anne-Marie Springer*. Paris, Textuel.
- BANNER, Lois W. 2010. *MM; personal : from the private archive of Marilyn Monroe*. New York, Abrams.
- COBAIN, Kurt *et al.* 1993. *In Utero*. Cannon Falls, Geffen Records.
- COBAIN, Kurt. 2003. *Journals*. 2^e éd. New York : Riverhead Books.
- COBAIN, Kurt. 2004. *Le journal de Kurt Cobain*. Traduction de Laurence Romance. Paris, 10/18.

- COLOMBIER HOCHBERG, Agathe. 2008. *Lettres d'adieu*. Paris, Hugo et Cie.
- CROSS, Charles R. 2008. *Kurt Cobain, une vie à vif*. Paris, White Star.
- DOHERTY, Pete. 2010. *Books of Albion*. London, Orion.
- DOLTO, Françoise et Yann POTIN. 2008. *Archives de l'intime*. Paris, Gallimard.
- ERWIN, Ellen et Jessica Z. DIAMOND. 2006. *The Audrey Hepburn treasures: pictures and mementos from a life of style and purpose*. London, Simon & Schuster.
- FORTIN, André. 2009. *Il me parle de bonheur*. Montréal, Solo Darmo.
- GUÉNO, Jean-Pierre et Jérôme PECNARD. 2006. *Je t'aime! Un siècle de lettres d'amour, 1905-2005*. Paris, Les Arènes.
- HUGO, Victor et al. 2009. *Lettres d'amants: collection Anne-Marie Springer*, commentées par Jérôme Picon, Robert Kopp, Étienne Barilier. Paris, Textuel.
- JEUDY, Patrick, Michel SCHNEIDER et Didier BEZACE. 2009. *Marilyn, dernières séances*. Paris, France télévisions distribution.
- KING, Jason. 2010. *Les trésors de Mickael Jackson: souvenirs et photos du roi de la pop*. Traduction par Bernard Ferry. Neuilly-sur-Seine, M. Lafon.
- LAULHÈRE-VIGNEAU, Catherine et Gérard LHÉRITIER. 2010. *Lettres & manuscrits: petits et grands secrets*. Paris, Flammarion, Musée des lettres et manuscrits.
- MONROE, Marilyn. 2010. *Fragments*. Édité par Stanley Buchthal et Bernard Comment. Traduction par Tiphaine Samoyault. Paris, Seuil.
- PICON, Jérôme. 1999. *Passion Proust l'album d'une vie*. Paris, Textuel.
- PIGNONE, Charles. 2004. *The Sinatra treasures: intimate photos, mementos, and music from the Sinatra family collection*. New York, Bullfinch Press.
- RIMBAUD, Arthur et Claude JEANCOLAS. 2004. *Rimbaud l'œuvre intégrale manuscrite, l'œuvre poétique en fac-similé d'après les autographes de l'auteur, quelques copies de Paul Verlaine et Germain Nouveau et illustrée de dessins de Verlaine, Delabaye, Nouveau et Forain*. Paris, Textuel.
- ROSS, Arthur. 2010. *Moi, Michael Jackson*. Saint-Victor-d'Épine, City.
- SADE, Donatien Alphonse François de. 2009. *50 lettres du marquis de Sade à sa femme établies et annotées par Jean-Christophe Abramovici et Patrick Graille*. Paris, Flammarion.
- SCHNACK, A. J. et Michael AZERRAD. 2006. *Kurt Cobain, About a son*. Los Angeles, Sidetrack Films.
- SPRINGER, Anne-Marie. 2009. *Lettres intimes: une collection dévoilée*. 2^e éd. Paris, Textuel.
- VAN GOGH, Vincent, Claire BARBILLON et Serge GARCIN. 2003. *Lettres illustrées de Vincent Van Gogh 1888-1890*. Paris, Textuel.

Corpus critique

- ASSOCIATE PRESS. 2002. De l'héro dans le sang. *Le Soleil*, 27 octobre: B10.
- ASSOCIATE PRESS. 2010a. Book of rarely seen Marilyn Monroe writings on life, literature due this fall. *The Canadian Press* – 27 avril 15:48 ET.

- ASSOCIATE PRESS. 2010b. Les réflexions de Marilyn Monroe. *Le Soleil* – 1 mai 2010 : A14.
- AUDRERIE, Sabine. 2010. Fragments Poèmes, écrits intimes, lettres de Marilyn Monroe. *La Croix*, 7 octobre : 14.
- BONVIN, Stéphane. 2010. Marilyn Monroe, la lectrice. *Le Temps*, 9 octobre.
- CASSIVI, Marc. 2001a. Nirvana et patriotisme. *La Presse*, 29 septembre : D3.
- CASSIVI, Marc. 2001b. Le destin tragique de Kurt Cobain. *La Presse*, 21 octobre : B1.
- CLERMONT, Thierry. 2010. Écrits inédits de Marilyn : premières indiscretions. *Le Figaro*, 4 août : 10.
- COLJON, Thierry. 2002. Le mythe Cobain bien vivant. *Le Soir*, 14 novembre : 25.
- COLJON, Thierry. 2004. L'acteur. *Le Soir*, 5 avril : 2.
- CORCOS, Maurice. 2009. Michael, Marilyn et Kurt, icônes tragiques. *Libération*, 8 juillet : 36.
- CRUZ, Françoise. 2003. Kurt and Courtney. *Le Monde*, 22 mars : 21.
- DAVET, Stéphane. 2004. Kurt Cobain ou la dernière passion du rock. *Le Monde*, 6 avril : 18.
- DEVARRIEUX, Claire. 2010a. Quand Marilyn se livre. *Libération*, 30 août : 30.
- DEVARRIEUX, Claire. 2010b. Marilyn mots à maux. *Libération*, 6 octobre : 22.
- DOUIN, Jean-Luc. 2010. Marilyn Monroe «Ma vie entière me déprime depuis toujours». *Le Monde*, 8 octobre : LIV3.
- DOWD, Maureen. 2010. Making Ignorance Chic. *The New York Times*, 20 octobre : A29.
- DUCRÉ, Léa. 2010. Marilyn inédite entre les lignes. *Libération*, 9 août : 19.
- EUDELIN, Patrick. 2002. Dans la tête de Kurt Cobain. *Rock & folk*, décembre : 48-53.
- GALPEAU, Céline. 2010. Sortie d'un recueil réunissant les écrits intimes de Marilyn Monroe. *SRC Télévision – Le Téléjournal / Le Point*, 4 octobre : 22:00 HAE.
- GUY, Chantal. 2010. L'autre Marilyn. *La Presse*, 2 novembre : Arts spectacles1.
- HOULE, Nicolas. 2009. J'irai fouiller dans vos tombes. *Le Soleil*, 6 juin : A4.
- HUON, Julie. 2007. Pete Doherty. *Le Soir*, 29 juin : 22.
- JULLIARD, Nicolas. 2002. Kurt Cobain, mémoires d'outre-Nirvana. *Le Temps*, 18 novembre.
- KOUTCHOUMOFF, Lisbeth. 2010a. L'autre Marilyn. *Le Temps*, 2 octobre.
- KOUTCHOUMOFF, Lisbeth. 2010b. «On sent qu'elle lisait». *Le Temps*, 2 octobre.
- LA PRESSE CANADIENNE. 2010a. Monroe à travers ses mots. *La Tribune (Sherbrooke, Qc)*, 6 octobre : 20.
- LA PRESSE CANADIENNE. 2010b. Fragments de Marilyn sortira en français en novembre. *Le Soleil*, 9 octobre : A14.
- LAVOIE, Kathleen. 2002. Pas 40 ans, mais très influents! *Le Soleil*, 1 octobre : B4.
- LAVOIE, Kathleen. 2003. «Le Journal de Kurt Cobain» augmenté. *Le Soleil*, 22 novembre : C3.

- LEE, Matt et Ted LEE. 2010. Marilyn Monroe's Stuffing Stars in a Remake. *The New York Times*, 10 novembre : D1.
- LESPIRIT, Bruno. 2002. Dans l'intimité morbide de Kurt Cobain. *Le Monde*, 18 novembre : 20.
- MACÉ-SCARON, Joseph. 2010. Marilyn mise à nul. *Marianne*, 16 octobre : 83.
- MASSON, Elvira. 2010. Une saison Marilyn. *L'Express*, 6 octobre : STY26.
- MILLET, Catherine. 2010. La face cachée de Marilyn. *Le Monde*, 8 octobre : LIV3.
- NON SIGNÉ. 2001. Sortie d'une biographie de Kurt Cobain. *Libération*, 5 septembre : 36.
- NON SIGNÉ. 2002. «Mes paroles sont un gros bloc de contradictions». *Le Soir*, 14 novembre.
- NON SIGNÉ. 2005. Des nouvelles de Nirvana. *Le Figaro*, 10 mai.
- NON SIGNÉ. 2010. Marilyn Monroe l'écrivaine. *Le Soir*, 30 avril : 51.
- NON SIGNÉ. 2010. L'autre Marilyn existe-t-elle? *Marianne*, 14 août : 7.
- NON SIGNÉ. 2010. Marilyn Monroe. *Le Devoir*, 30 octobre : F2.
- NON SIGNÉ. 2011. Le chanteur acteur Peter Doherty édité. *Libération*, 14 janvier : 33.
- PIELLER, Évelyne. 2004. Les parents sont des tueurs. *L'Humanité*, 31 janvier : 48.
- PONCET, Emmanuel. 2002. Queer Cobain. *Libération*, 6 décembre : 37.
- SCHNEIDER, Michel. 2010. «Je ne suis pas celle que vous croyez». *Le Point*, 23 septembre : 98-101.
- SIMONIN, Patrick. 2010. Marilyn était fragile et touchante. *L'invité*, TV5, 28 décembre : 7 min. 56.
- THERRIEN, Richard. 2010. Marilyn au bord du gouffre. *Le Droit*, 7 octobre : 25.
- VANTROYEN, Jean-Claude. 2010a. Marilyn dans l'intimité de ses écrits. *Le Soir*, 6 août : 29.
- VANTROYEN, Jean-Claude. 2010b. Quand Marilyn écrit. *Le Soir*, 12 octobre : 33.
- VIGNEAULT, Alexandre. 2002. Cowboys Fringants en tournée... montréalaise! *La Presse*, 2 décembre : C2.

Corpus scientifique

- BARTHES, Roland. 1973. *Le plaisir du texte*. Paris, Éditions du Seuil.
- BELLEMIN-NOËL, Jean. 1985. L'infamilière curiosité. In : Werner, Michael et Almuth Grésillon. *Leçon d'écriture : Ce que disent les manuscrits*. Paris, Lettres modernes, 345-357.
- GRÉSILLON, Almuth. 1994. *Éléments de critique génétique lire les manuscrits modernes*. Paris, Presses universitaires de France.
- JEUDY, Henri-Pierre. 1985. La mémoire pétrifiante. *Traverses*, 36 : 92-95.
- LEJEUNE, Philippe et Catherine BOGAERT. 2006. *Le journal intime : histoire et anthropologie*. Paris, Textuel.
- MELOT, Michel. 1985. Des archives considérées comme une substance hallucinogène. *Traverses*, 36 : 14-19.
- ŽIŽEK, Slavoj. 2006. *La subjectivité à venir*. Paris, Flammarion.